

Voyage entre deux portes

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

coup à ses propres efforts, à son amour de tout ce qui est bien achevé, en bref, à sa haute conscience professionnelle.

Mais dans la mesure où un individu peut être redevable à un autre pour une intervention bénéfique dans son destin, il disait, certes, la vérité.

Encore fallait-il avoir le courage et la loyauté de la dire, cette vérité, et à la face du monde entier. Sans vantardise non plus.

*

Il me reste à souhaiter que, dans son testament littéraire, Jean Cocteau n'ait pas oublié son «Livre Blanc», et qu'il en ait demandé une réédition, cette fois non pas dans l'anonymat mais comportant une note de l'éditeur, révélant que l'auteur de l'édition publiée sous le manteau était Jean Cocteau.

S'il pouvait en être ainsi, espérons que l'édition serait à la portée de toutes les bourses, mais soignée comme on en trouve actuellement beaucoup. Le texte est précieux, il faut que la présentation le fasse sentir d'avance.

Alors les jeunes tourmentés trouveront dans l'œuvre de Cocteau la révélation de la «rareté» de certaines mœurs, mais non point de leur monstruosité, comme cherchent à le prouver les moralistes et les scientifiques, les sociologues et les religieux, qui se penchent avec tant de sollicitude à l'heure actuelle sur les problèmes de l'homosexualité et de la bisexualité.

Et pour certains «Psychologues amis», la lecture du Livre Blanc de Jean Cocteau pourrait être fort instructive et bénéfique. Elle les aiderait à regarder ces questions sous un autre angle que le leur, trop strictement subjectif. La connaissance de cet ouvrage leur éviterait sans doute de proclamer sentencieusement des choses totalement inexactes.

«Au plus loin que je remonte et même à l'âge où l'esprit n'influence pas encore les sens, je trouve des traces de mon amour pour les garçons.»

...

«Mes malheurs sont venus d'une société qui condamne le rare comme un crime.»
Le Livre Blanc. A.D.

1) cité dans l'ouvrage de Roger Lannes, page 10, Jean Cocteau, éditeur : Pierre Seghers, dans la collection «Poètes d'aujourd'hui». L'ouvrage est dédié à Jean Marais.

2) — idem — page 33.

Voyage entre deux portes

par R. Gérard

L'aventure a commencé dans le métro. Je débouchais sur le quai à la station Stalingrad, précipité contre les dos qui me précédaient par la course des pas qui me suivaient et par le bruit de ferraille annonçant l'arrivée d'une rame en gare.

Le portillon automatique se déclencha derrière moi, mais je ne sus pas s'il parvint au terme de son quart de cercle. J'étais arrêté par un re-

gard. La foule me dépassa comme l'eau s'écoule, me laissant seul, retenu par la grille de ce regard. L'inconnu était adossé contre l'appareil distributeur de confiseries et il me regardait. Je ne l'avais jamais vu, pour tant j'eus la certitude qu'il m'attendait, moi, qu'il me reconnaissait.

«Enfin, te voilà, disait le regard, je me demandais si tu allais venir», et il s'adressait si nettement à moi que je n'eus pas l'idée de me retourner pour voir si quelqu'un me suivait. Il eut fallu que je sois transparent.

Je me demandai si j'avais déjà rencontré cet homme. Peut-être dans un rêve . . . Car, si je savais ne pas le connaître, je n'étais surpris de cette rencontre que parce que le moment en était imprévu. N'avais-je pas toujours su que quelqu'un m'attendrait un jour ?

Je fis un effort pour échapper au regard et rejoindre la foule. La foule avait disparu. Il n'y avait que l'homme devant moi sur un quai de métro étrangement désert.

«Vous n'êtes pas pressé» me dit-il.

C'était une affirmation et j'en reconnus l'évidence. Chaque soir, en sortant de mon bureau, je suis happé par la foule trépidante, emporté par son rythme jusqu'au seuil de ma chambre où l'inaction m'enveloppe et où les quelques minutes gagnées par ma course deviennent des heures d'attente inutile.

«Personne ne vous attend», ajouta l'homme.

C'était encore une affirmation, mais il était inutile de chercher à m'en convaincre. Depuis très longtemps, personne ne m'attend, si ce n'est mon chef de service le matin au bureau. Autrefois Maman m'attendait à la maison, avec son sourire et son tricot, une nouvelle à me conter, trois fleurs dans un vase. Après la mort de Maman, c'est moi qui l'ai attendue, vainement. J'ai connu quelques jeunes filles qui auraient aimé se faire attendre. Je n'en ai jamais attendu aucune.

Non, personne. Je rentre seul, je donne un coup à mon ménage négligé le matin, je dîne en lisant les journaux et je me couche tôt pour rêver qu'un inconnu m'attend.

L'homme savait sans doute tout cela de moi, puisqu'il m'attendait.

«Comment le savez-vous», soupirai-je.

Mais je n'étais pas révolté par son intrusion dans ma vie, je n'avais qu'à suivre la courbe souvent imaginée dans mes rêves.

L'homme sortit un paquet de cigarettes de sa poche, en alluma deux à sa bouche et m'en tendit une, très simplement. C'était un tabac blond, dont je n'avais pas l'habitude, mais son goût me parut aussi naturel que le geste de l'inconnu.

«Si je ne savais pas tout cela, répondit l'homme, je ne serais pas ici.»

Il me regarda sérieusement avant d'ajouter : «En vérité, je ne le savais pas. Mais je pensais bien rencontrer ici, ce soir, un être qui remplirait les Conditions. Quand je vous ai vu franchir le portillon, j'ai su que c'était vous.»

L'explication n'expliquait rien, mais j'eus l'impression qu'il avait fallu un grand effort d'honnêteté pour tenter de me la donner. Malgré ma surprise et mon trouble, je fis un mouvement d'épaules qui signifiait : «Ça n'a pas d'importance».

L'homme était grand et fort, très beau, à peu près de mon âge et de ma taille. Le miroir du distributeur de confiseries me renvoya mon reflet

et je m'aperçus que l'homme et moi nous ressemblions inexplicablement. Je me suis toujours trouvé de beauté médiocre, terne et chétif. L'homme était comme une image illuminée de moi-même.

Il m'observait, tandis que je le comparais à mon reflet. Il y avait dans ses yeux une expression de tendresse amusée.

«C'est donc vous ?» me dit-il.

Je ne compris pas très bien ce qu'il voulait dire, mais je répondis : «Oui», avec certitude car, quoi qu'il eût demandé à ce moment, j'étais déjà obligé d'être d'accord comme étaient d'accord nos apparences.

Il poussa un long soupir et posa sa main sur mon bras.

«Vous serez demain à midi place de la Concorde, au pied de l'Obélisque».

L'étrangeté du rendez-vous ne me surprit pas trop puisque je devais être d'accord, mais je songeai que je ne sortais de mon bureau qu'à midi et qu'il est loin de la Concorde. Mais que m'importait ? Je trouverai un prétexte pour sortir plus tôt. Je me hâtai d'acquiescer.

L'homme ajoute : «Nous partirons en voyage, un long voyage . . . Mais n'emportez rien».

Un long voyage ? Le Lundi je devrai retrouver le bureau et la vie quotidienne. Le Lundi me sembla situé dans une autre vie dont je n'avais pas à m'inquiéter.

«Partez maintenant. Tout commencera demain.»

Je n'aurais pas voulu me séparer, même provisoirement du miracle, mais la foule envahit le quai et je me trouvai bousculé, emporté vers la rame qui entrait en gare. Je n'avais pas de force pour résister. L'homme était immobile près du distributeur de bonbons. Il leva la main et tout devint silence. «Je m'appelle Aar» dit-il.

Puis le bruit recouvrit l'écho de sa voix.

*

Je suis arrivé en avance place de la Concorde. Je ne sais comment avaient passé les heures depuis l'étrange rencontre. Une sorte de rêve lent dans lequel je marchai sur des nuées. La réalité était devenue invraisemblable. Tout semblait disposé pour amortir le temps. Je ne savais même pas que j'étais à mon bureau lorsque le chef de service m'a dit, vers onze heures trente : «Vous ne semblez pas être bien, vous devriez rentrer chez vous.» Je me suis trouvé libre sans l'avoir provoqué.

En revanche, les minutes d'attente au pied de l'Obélisque m'ont semblé éternelles. La ronde des voitures me tournait la tête. J'ai eu soudain la peur atroce de m'éveiller. Je fermai les yeux. Quand je les rouvris une voiture était arrêtée devant moi. Aar se penchait à la portière, souriant, attentif. Je me précipitai vers lui, éperdu.

«Il ne fallait pas avoir peur» me dit-il en ouvrant la portière. Puis fixant la serviette de cuir où j'avais glissé le matin quelques affaires de toilette en prévision d'un week-end : «Qu'est-ce que cela ?». J'eus l'impression d'être pris en faute. «Laissez cela ici», ajouta-t-il durement. «Ici ? Mais comment ?». «Ici. Sur le trottoir».

Je me trouvai assis dans la voiture démarrée brusquement. Je me retournai. Mon petit bagage était un point noir abandonné au pied de l'Obélisque, loin derrière . . .

J'avais les mains vides. Les quais de la Seine défilèrent. Je ne voyais que le profil d'un inconnu et me sentis désemparé. Aar me lança un bref regard. «Ayez confiance en moi», me dit-il, et sa voix était étrangement suppliante. Cela suffit pour me rendre la joie. «Oui», murmurais-je avec ferveur. J'aurais à ce moment lancé mes chaussures à la tête des passants s'il me l'avait demandé.

Je ne vis pas la sortie de Paris. Une torpeur m'avait envahi. Je ne sais combien de temps dura le voyage. Peut-être quelques heures, peut-être des jours... Je sortais quelquefois de l'assoupissement et découvrais un étrange paysage. J'avais l'impression que nous roulions dans le vide, très vite, sur un brouillard. Et la campagne était comme un négatif photographique : des arbres, des champs, un horizon, cernés de clartés sur un fond noir. Était-ce la nuit ? Je voyais le profil d'Aar, dur, tendu, qui pas une fois ne se tourna vers moi. Ses mains sur le volant étaient légères, mobiles, seules vivantes. Je n'avais pas envie de parler, je me sentais bien, je retournais à l'inconscience.

Quand je m'éveillai de nouveau, la voiture était arrêtée. Le visage d'Aar était penché au-dessus du mien. Je surpris dans ses yeux une grande tendresse inquiète, une prière, une angoisse...

«Nous sommes arrivés», dit-il. Et il ajouta : «Si vous le voulez bien...»

Je sortis de la voiture, regardai autour de moi. Nous étions en haut d'une côte. Derrière nous, des bois sombres, des plaines éclairées d'un soleil pâle. De chaque côté du chemin, des pentes douces vers des vallées. Et devant nous, un mur sévère, percé d'une haute grille. Je devinai au delà des pelouses, des massifs, mais une brume mouvante les recouvrait, en brouillait les contours.

«Où sommes-nous ?» demandai-je.

«Chez moi. Chez vous, si vous le voulez. Mais pour entrer ici il faut être nu. Vous devez quitter vos vêtements».

Je crus à une plaisanterie, mais le regard d'Aar exprimait toujours une incompréhensible angoisse.

«Je vous en prie !» murmura-t-il.

Après tout, que m'importait ? Nous étions seuls, l'étrangeté de l'aventure me devenait habituelle et je n'étais pas certain de sa réalité. Surtout, j'avais dit «Oui», lorsque l'inconnu avait demandé ma confiance.

Je commençai à me déshabiller. L'air était doux et caressant. Je posai mes vêtements sur le capot de la voiture. Aar avait détourné la tête et regardait vers le parc enclos. Lorsque je n'eus plus qu'un dernier vêtement : «Entièrement ?» demandais-je. «Oui, entièrement, la montre aussi».

J'ôtai ma montre, mon slip, les ajoutai au tas de mes effets. «Voilà», dis-je.

Je m'étais déjà trouvé nu devant les hommes, au service militaire, à la piscine, mais je n'avais jamais éprouvé cette impression de dépouillement.

Aar ne se retourna pas. Il me dit : «Venez près de moi, prenez mon bras». J'allai à son côté et posai ma main sur lui. Alors, il toucha la grille et elle s'ouvrit toute grande, écartant ses deux battants. Nous avançâmes.

(A suivre)